

# De Chamonix à Courmayeur (que veut dire l'impossibilité de traduire?)

Autor(en): **Goldschmidt, Georges-Arthur**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1986)**

Heft 3

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1006631>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Georges-Arthur Goldschmidt

DE CHAMONIX À COURMAYEUR.  
(QUE VEUT DIRE L'IMPOSSIBILITÉ DE TRADUIRE?)

Quand on aborde le Mont-Blanc par l'Italie, il surgit au dessus de Courmayeur, abrupt, formidable et pourtant on le reconnaît immédiatement. L'autre versant, celui de Chamonix est calme, rond, tranquille, or, c'est la même montagne.

Il en est ainsi des langues, elles sont les flancs différents d'un même massif. L'homme est le voyageur qui passe de l'une à l'autre. Le traducteur, lui, c'est l'alpiniste qui vient du fond de la vallée de Chamonix et qui pour arriver à Courmayeur passe par les Grands Mulets et le sommet. Le sommet, il l'a vu et même touché, mais arrivé en bas, il n'est qu'un excursionniste parmi d'autres. Tout le monde voit la cime d'en bas, mais personne n'est forcé de croire l'alpiniste qui prétend y être allé. Place de la Gare à Chamonix, il est le seul à savoir qu'il fut en effet là haut au sommet (que d'ailleurs on ne voit pas de cet endroit.) Si quelqu'un finit tout de même par le croire, ce sera inmanquablement pour lui dire qu'il aurait mieux fait de prendre un autre chemin, mais sans jamais lui proposer d'itinéraire de rechange.

En d'autres termes, les critiques s'en prennent toujours à tel point d'une traduction, souvent à juste titre d'ailleurs, mais ne proposent jamais d'autre solution. Et cela est vrai, la montagne est bien assez grande pour tout le monde, il y avait toujours une autre voie possible.

Mais tel est bien le problème: traduire c'est tout recommencer, c'est repartir du Nid d'Aigle ou des Grands Mulets et, surtout, c'est redescendre dans la vallée. *Meeresrauschen am Matterhorn* disait-on dans mon enfance. Avoir le bruit de la mer sur le Cervin: être au sommet dans la vallée. Traduire n'est rien d'autre.

J'ai tout ce beau versant devant moi et je me donne du mal, je grimpe, j'arrive en haut, un pas suffit et tout disparaît, c'est l'autre pente, un autre monde. Mais le seul à s'en rendre compte, c'est moi l'alpiniste. C'est moi et moi seul qui franchis le col: je suis le seul à savoir *comment* le texte que je produis vient de l'autre langue.

Toute la fascinante étrangeté de la traduction vient de cela, de ce „Je”, de cet alpiniste debout entre deux langues. Il est, en effet, peu d'activités humaines à tant passer par ce „je”, par cette personne du traducteur dont toute la personnalité consiste pourtant à disparaître, à s'effacer totalement devant le texte. Or, entre le texte et le traducteur court insurmontable et invisible le fil de l'autre langue, cette ligne infranchissable de l'autre moi, de l'autre langue, la ligne de crête du sens, le texte déjà écrit et que je dois récrire.

Jamais, et pour cause, aucune traduction ne sera le texte, preuve majeure de l'irremplaçabilité des individus et de leur anonymat même. Tout le problème du comprendre est là: ce que je comprends je ne puis le faire savoir que par ce que je vais dire; mais l'acte même, cette surrection intérieure, ce *Ruck* fondateur, ce moment donc où l'intimité de l'autre devient la mienne, ce moment où ce que je lis bascule en moi, je ne puis en rien le transmettre. Or, comprendre n'est rien d'autre — Mais là est tout le mystère — qu'atteindre ce point anonyme, ce paroxysme de l'intimité où la parole s'est faite mot, où la force interne du poète s'est figée dans le texte. J'ai pour seul moyen de faire voir ce que j'ai compris l'autre langue où je ne puis le dire.

Traduire n'est rien d'autre: saisir dans l'autre langue ce dire d'avant le texte résorbé en lui. Traduire, c'est revenir à ce tremblement, à cette *Begeisterung* dont parle Martin Buber. „Le langage a ceci d'exceptionnel”, écrit Emmanuel Levinas dans *Totalité et Infini*<sup>1</sup> „qu'il assiste à sa manifestation,” ce que Christiaan Hart-Nibbrig dit en d'autres termes: „Unsäglich ist sich die Ich-Figur letztlich auch selbst.”<sup>2</sup> Et c'est au traducteur qu'on demande de faire voir le *dire* de ce qui est dit: en d'autres termes devant la mairie de Chamonix on lui demande de faire voir Courmayeur.

1 Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini*, La Haye 1971, Martinus Nyhoff.

2 Christiaan Hart-Nibbrig, *Die Auferstehung des Körpers im Text*, Suhrkamp.

Le lecteur d'un texte a pour lui cet avantage qu'il n'a pas à rendre compte de ce qu'il a lu: personne ne peut vérifier son comprendre, personne ne peut rien en savoir et pourtant tout le monde s'en doute. Le traducteur est celui qui doit faire voir son comprendre: or, nécessairement si la montagne est la même, les versants ne le sont pas. Il y aura toujours une marge infranchissable, celle-là au moins que je suis (que je comprenne est inséparable de moi). Mais cette marge le traducteur la révèle par sa traduction même.

C'est précisément dans cet inaboli, dans cette adéquation à celui qui comprend, dans cette *Eigenheit* du comprendre que la traduction devient possible: „Wer wer sei kann sprachlich nicht erwiesen werden”, dit encore Hart-Nibbrig<sup>3</sup>. C'est cette lacune même qui fonde la traduction: tout commence là où cela ne s'écoule pas dans l'autre langue, là où le souffle coupé par tant d'évidence on reste en suspens au dessus de l'intraduisible. C'est alors *physiquement*, par ce poids sur la poitrine dont parle Goethe dans *Werther* qu'est tracée la limite de l'autre langue: mais elle ne l'est qu'en moi, le traducteur et personne n'en sait rien. A la limite, on pourrait affirmer que ce qui se traduit facilement – et des passages de cette sorte se rencontrent toujours – n'est pas de l'ordre de la traduction mais de la substitution.

Mais il ne faut cependant pas s'y tromper, la langue „claire,” apparemment limpide est aussi irréductible à la traduction qu'une langue „recherchée” ou complexe. Bergson (et Leonore Kottje en sait quelque chose qui a été obligée de rendre „*La Pensée et le mouvant*” par „*Denken und schöpferisches Werden*”) ou Valéry sont aussi intraduisibles que Lacan. C'est précisément parce qu'il est le français que l'allemand lui échappe et l'inverse: le *visage* de la langue est autre. Et le corps, la chair ont beau être à peu près les mêmes, c'est le *visage* qu'on regarde.

C'est dans le „trou noir” dans le „vide” de la langue d'en face que justement la parole s'inaugure et le traducteur se trouve presque à son insu transporté au sein même de l'affre poétique, sans forcément être poète lui-même. Par sa fonction il est jeté dans cette situation extraordinaire où la parole cesse et se rétracte, c'est la parole manquante dont il sera, si j'ai bien compris, question tout à l'heure.

3 Christiaan Hart-Nibbrig, *Rhetorik des Schweigens*, Suhrkamp.

En rester bouche bée, plonger dans le vide d'en face, c'est par là que la langue se fonde, cela seul est de l'ordre linguistique, voir à la lettre la langue se *dérober*, telle est la situation prodigieuse échue au traducteur à qui on demande précisément de ne pas le montrer. Quand il est là on dit à juste titre „ça sent la traduction”, s'il réussit, on attribue tout à l'auteur. Peut-il exister de gloire plus secrètement perverse? Quelles anciennes rêveries assouvit la „condition” de traducteur?

Mais tout comme on change de voix quand on change de langue on change d'écriture en traduisant: aussi ténu, soit-il, ce fil là est infranchissable. Le rythme intérieur, si semblable soit-il, n'est plus le même: Chartres n'est pas Bamberg. Bien des lieux sont identiques mais ils ne sont pas au même endroit. Arriverait-on à peupler la terre de clones rigoureusement identiques, ils ne seraient pourtant jamais les mêmes, rien que de ne pas occuper le même corps et le même lieu.

L'identité des langues se révèle, bien davantage encore, dans leur dissemblance et pourtant comprendre est l'acte universel et anonyme par excellence. Quand la langue m'apparaît dans la clarté et l'évidence de son sens, je n'en fais que ressentir le traduisible, mais cela, je suis le seul à le savoir: c'est précisément cela que dit la langue et tout le problème est là. C'est ce que formule Karl-Philipp Moritz dans *Anton Reiser*: „Die Sprache schien ihm beim Denken im Wege zu stehen und doch konnte er wieder ohne die Sprache nicht denken.”<sup>4</sup>

La langue prouve que l'autre en est au même point que moi et pourtant nos „comprendres” ne se recouvrent jamais, sinon les langues seraient des codes ce qu'elle ne sont qu'accessoirement. C'est dans la marge que tout se passe, dans ce *reste* dont parlait Molière dans *l'Impromptu de Versailles*. C'est dans la marge que le traducteur gigote au dessus du vide de l'autre langue, mais c'est dans ce vide aussi qu'il voit naître la langue, et la trouvaille alors du détour ou de l'équivalence n'est que la certitude du comprendre de l'autre.

Car tout comme l'écrivain, le traducteur est voué à cette donnée fondamentale qu'il n'y a pas de mots qu'on puisse avoir pour soi seul,

4 Karl Philipp Moritz, *Anton Reiser*: „La langue semblait quand il pensait lui barrer le chemin et pourtant sans la langue il ne pouvait pas penser.”

pas de sens qui ne soit sens pour autrui. Il n'y a de sens que parce que l'autre peut le comprendre. Traduire passe nécessairement par l'autre, c'est la preuve que la langue ne parle pas pour elle seule, mais qu'elle n'est langue par les autres langues, comme l'écrit Humboldt: „Gerade aber die Vertheilung in Nationen beweist die gar nicht äusserliche, sondern ganz innerliche Natur der Sprache...”<sup>5</sup> Le traduisible est l'essence même entre les langues, ce hâle imperceptible de mon comprendre que je cherche à établir dans l'autre langue. Mais comme l'écrit Pascal: „Un même sens change selon les paroles qui l'expriment.”<sup>6</sup>

En d'autres termes ce qui fait qu'une langue est une langue, c'est d'appeler la traduction, de la solliciter mais de ne pas être réductible à la traduction, comme dit encore Humboldt: „der Mensch ist überall eins mit dem Menschen”.<sup>7</sup> Une langue absolument traduisible disparaîtrait en tant que langue, elle serait de nature non linguistique et tomberait dans la sinistre imbécillité des codes et des registres. Le sens de cette pensée de Pascal c'est qu'une phrase ne peut être autre qu'elle est, sans devenir une autre phrase, c'est-à-dire que toute traduction donne envie de la refaire puisque par nature elle est différente du texte qu'elle traduit, mais elle donne envie de la refaire comme un texte donne envie d'écrire.

„La plupart du temps celui que l'on cherche habite juste à côté”, écrit Kafka le 2 juillet 1917 dans son *Journal*. Telle est la différence qui parle de langue en langue et qui fait parler les langues sans que jamais elles ne puissent la dire; c'est cela l'intervalle qui les constitue.

Qu'entend-on, comment autrui est-il moi? La passion du dire c'est cela: lire le même en l'autre en cet autre qu'on n'entend pas, si ce n'est au travers du traducteur. La fin des temps pour employer une image familière serait venue le jour où l'on pourrait franchir cette ligne, ou l'altérité de l'autre se serait effacée. Ce jour là toute langue disparaîtrait.

5 Humboldt, *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaus* (§ 60): „C'est précisément la division en nations qui prouve la nature en rien extérieure mais intérieure du langage.”

6 Pascal, *Pensées*, classement Brunschvicg, n° 50.

7 Humboldt, *ibid*: „l'homme est partout un avec l'homme.”



Car enfin de quoi parle la traduction si ce n'est de l'avance que la parole prend sur les mots. *Ich bin der Sprache vorweg*, je devance la langue. Je suis moi le traducteur l'obstacle à la traduction, l'élément de trouble qui à la fois crée et masque le langage. Dans *Les Données immédiates de la conscience* Bergson écrit: „... Le mot aux contours bien arrêtés, le mot brutal qui emmagasine ce qu'il y a de stable, de commun et par conséquent d'impersonnel dans les impressions de l'humanité, écrase ou tout au moins recouvre les impressions délicates et fugitives de notre conscience individuelle.”<sup>8</sup> Traduire, c'est dans l'entre-deux voir surgir ces impressions mais prises aussitôt par la fixité de l'autre langue. Tout se passe comme si le traducteur devait geler cette impression si forte et si fluide de la parole manquante. C'est encore Bergson qui en 1895 quelques années après les *Données immédiates...* parle de ces „idées qui se sont refroidies et figées dans le langage.”<sup>9</sup>

Le traducteur sans cesse voit se refroidir sous sa plume les idées et pas plus que l'auteur qu'il traduit, il ne saurait les retrouver une fois perdues. Tout comme l'auteur qui oublie son manuscrit dans un taxi ne peut le refaire, le traducteur, de même ne refera pas exactement la même traduction, encore qu'il ait lui la chance d'avoir ce merveilleux garde-fou qu'est le texte. Entre lui et ce texte se glissera cependant la durée, l'imperceptible changement qu'introduit dans la langue son déroulement. L'âme est restée la même mais sa durée la change.

Humboldt définissait tout le problème de la traduction en écrivant: „In die Bildung und den Gebrauch der Sprache geht notwendig die ganze Art der subjektiven Wahrnehmung der Gegenstände über. Denn das Wort entsteht ja aus dieser Wahrnehmung und ist nicht ein Abdruck des Gegenstandes an sich, sondern, des von diesem in der Seele erzeugten Bildes.”<sup>10</sup>

8 Bergson, *Les données immédiates de la conscience*, éd. du Centenaire, p. 87.

9 Bergson, in *Mélanges*, PUF, p. 368.

10 Humboldt, *ibid.*; „Toute la manière subjective de perception des objets passe nécessairement dans la formation et l'usage de la langue. Car c'est de cette perception qu'est né le mot et il n'est pas une empreinte de l'objet en soi mais de l'image produite par celui-ci dans l'âme.”

Il est une part des langues qui par définition échappe – et par là, en guise de conclusion on rejoint le politique, – certains phénomènes, certaines brutalités, certaines mises à mort peuvent fort bien n’avoir pas leur équivalent dans l’autre langue. Ainsi il est probable que la langue française est par définition hors d’état de rendre compte de la brutalité granitique et poussiéreuse, de la raideur compassée et glacée d’un Ernst Jünger ou du provincialisme soufflé d’un Martin Heidegger dont les proclamations hitlériennes de 1933-1934 attendent d’ailleurs toujours d’être traduites. Il est possible ainsi que l’essentiel du „politique” soit imperceptible d’une nation à l’autre. Et peut-être le rôle du traducteur serait-il aussi de débusquer les perversions du politique de même qu’il sut jadis franchir les barrières psychologiques.

#### ZUSAMMENFASSUNG

Auf der italienischen Seite über Courmayeur ragt der Mont-Blanc steil, ungeheuer, schroff empor, man erkennt ihn jedoch sofort wieder. Der andere Hang über Chamonix dagegen ist behäbig, rund und still, mit riesigen Schneefeldern. So ist es mit den Sprachen, sie berühren sich an der Spitze, am Berggrat, entfernen sich dann sofort von einander, bestehen aber aus derselben Felsmasse. Der Bergsteiger, der den hohen Gipfel von Courmayeur aus, sich erkraxelt hat, kann, unten in Chamonix angekommen, nichts von der anderen Seite mitnehmen, nicht beweisen, dass er tatsächlich oben gewesen ist. So geht es dem Übersetzer. Unten angekommen, verlangt man von ihm, er solle oben sein. Meeresrauschen am Matterhorn!

Eine Sprache in der anderen zeigen, so sagen wie es in ihr gesagt wurde, und das soll gerade derjenige tun, der es nicht braucht, der Übersetzer, der doch gerade beide Sprachen kann. Er sitzt da, fühlt das alles, als hätte er den Text selber geschrieben und kein Wort kommt ihm über die Lippen. Es dürfte eigentlich kaum „innigere” Erlebnisse geben, als jene Unmöglichkeit des Sichausweisenkönnens, die dem Übersetzer zu eigen ist. Je gekonnter die Arbeit des Übersetzers, desto mehr wird der Autor des Textes gerühmt. Mit anderen Worten, der Übersetzer ist gerade da anwesend, wo er verschwindet.

Das Wesentliche am Übersetzen: das atemberaubende Zappeln über der Sprachlücke, die der prallen Sprachstelle von gegenüber entspricht, das eben soll nie wiedergegeben werden, sondern hat geglättet, plattgewalzt als „gute Übersetzung” zu erscheinen.



Aus dem Sprachsaum kommt der Übersetzer nicht heraus, er sitzt zwischen zwei Stühlen, darf aber nur einen zeigen. Wie es schon Karl Philipp Moritz in dem grossartigsten Bildungsroman der deutschen Literatur schrieb: „Die Sprache schien ihm beim Denken im Wege zu stehen und doch konnte er wieder ohne die Sprache nicht denken.“ So geht es dem Übersetzer: die Flamme der Sprache wird in ihm zur glimmenden Asche. Das Bewegliche, nur von der Sprache ange-deutete, alle Eindrücke, Feinheiten, die in ihr mitgesagt werden, die aber auch in der Formulierung, wie es Bergson sagte, eingefroren und sich versteinerten, sollen eben vom Übersetzer wieder aufgefrischt werden, der sie doch nur wieder einmal in der Übersetzung einmauern und zudecken wird. Dazu noch wird das Über-setzen von dem Zeitlauf verändert, was man heute übersetzt, würde man einige Jahre später ganz anders übersetzt haben. Genau wie ein Schriftsteller nie einen Text zweimal schreiben kann, würde ein Übersetzer einen natürlich sehr ähnlichen Text produzieren, nicht aber den genau gleichen; seine Rettung ist in die-sem Fall das Gerüst des Originals, an dem er sich halten kann.

Aber was eine Sprache zur Sprache macht, ist, dass es in ihr geradezu nach Übersetztwerden schreit. Sprache ist sie nur, weil sie übersetzt werden kann. „Unsäglich ist sich die Ich-Figur schliesslich auch selbst,“ schreibt Christiaan Hart-Nibbrig. Also erst im Hohlraum, in ihrem eigenen Fehl erscheint die Spra-che als Bedrängnis, als Not, als Ruf; da, wo sie nicht ist, gibt es sie am meisten. Mit einer solchen Situation soll sich der Übersetzer abfinden, von der Überfülle der Sprachgegenwart in die Öde des Sprachschwunds verfallen. Und was man dem Leser gefälligst vorzulegen habe, ist ein möglichst zugänglicher und geglätte-ter Text in der Zielsprache.

Was gemeint ist, ist der Rest, von dem in Molières *Impromptu de Versailles* die Rede ist, jener Rest, jene Eigenheit, die eine Sprache ausmacht und schlecht-hin unübersetzbar ist. Deshalb könnte es eben sein, dass derjenige Text, der am meisten der eigenen Sprache zuvorkommt, auch der richtigste ist: er ersetzt, wie es Karl Kraus sagen würde und gerade deshalb übersetzt er.

Eines aber ist der anderen Sprache nie zugänglich: das sind die politischen Perversionen, keine Übersetzung Jüngers oder Heideggers vermag im Franzö-sischen den Nazistil dieser beiden Autoren wiederzugeben: weder die polternde Holzsprache des einen, noch die aufgeblasene Provinzsprache des andren. Was in Frankreich oder in der französisch sprechenden Schweiz in dieser Beziehung ge-boten wird, kann allenfalls gestelzt und vornehm wirken, nie aber heuchlerisch-brutal und unmenschlich wie im Deutschen.